

Les rapports entre le Moyen-Euphrate et le pays de Canaan: structure sociale, politique et culturelle

Autor:
Finet, André

Revista:
Orientalia Argentina

1994, N°11, pp. 11-37



Artículo

**LES RAPPORTS ENTRE LE MOYEN-EUPHRATE
et LE PAYS DE CANAAN:
STRUCTURE SOCIALE, POLITIQUE ET CULTURELLE**

ANDRÉ FINET

Ponencia para el I Encuentro Panamericano de Historia Antigua Oriental (I EPEHAO), Buenos Aires, 6-10 diciembre, 1993
- Instituto de Historia Antigua Oriental "Dr.A.Rosenvasser"-
Facultad de Filosofía y Letras - Universidad de Buenos Aires.

Vers la fin du 3e.millénaire, les Amorrites, cette population sémitique nomade qui s'était imposée et agglutinée aux Cananéens en Syro-Palestine, s'infiltrèrent à travers la Mésopotamie et s'installent sur le trône d'une série de royaumes, dont celui de Babylone et celui de Mari. Cette capitale du Moyen-Euphrate sera, au XVIIIe siècle, l'ultime compétitrice de Babylone avant de tomber sous les coups du roi Hammurabi. Il convient de nous attarder quelque peu sur l'histoire et le développement du royaume de Mari, parce qu'il représente, au XVIIIe siècle principalement, l'extension occidentale de la civilisation mésopotamienne, le point de transit obligé entre la Mésopotamie et les régions méditerranéennes, et un lieu de passage, voire même d'ancrage, du clan d'Abraham dans sa marche vers la "Terre promise".

La situation géographique de Mari, aux confins occidentaux de la Mésopotamie, la mettait en rapport avec la côte méditerranéenne et les villes de Syro-Palestine. Elle était le siège d'un important trafic commercial par voies terrestre et fluviale avec l'ouest, le nord et l'est.

L'ampleur des archives de Mari (20.000 tablettes) nous familiarise avec la vie de ce grand royaume du Moyen-Euphrate et ne manque pas de jeter quelques leurs sur la civilisation des régions méditerranéennes au 18e siècle. La mer Méditerranéenne a toujours exercé sur les souverains de Mésopotamie un attrait considérable. Dans la 2e moitié du 3e millénaire, le roi Lugalzagesi conduisait ses armées du sud de l'Iraq d'aujourd'hui à la côte méditerranéenne. "J'ai, dit-il, rendu droite ma route de la mer où le soleil se lève à celle où il se couche". Le célèbre Gilgamesh, roi d'Uruk et héros de légende, accomplit le même exploit, poussé par l'ambition de se rendre illustre: "Je veux aller à la forêt des cèdres -région plus ou moins hypothétique dans le récit de ses exploits mais à chercher dans les montagnes du Liban-, je veux établir ma renommée". De ces contrées occidentales provenait en effet le bois de cèdre, que sa cohésion, sa dureté et sa longévité faisait rechercher par les rois bâtisseurs de Mésopotamie dont le territoire ne produisait que le palmier, arbre au demeurant fort utile, mais impropre à la construction. Ainsi donc, désir de gloire et raisons économiques commandaient ces expéditions lointaines.

C'est un exploit qu'accomplit, aux alentours de 1800, Yahdun-Lim, roi de Mari et père de Zimri-Lim. Ce Yahdun-Lim s'en glorifie dans la dédicace d'un temple qu'il bâtit pour le dieu-soleil Shamash: "Depuis les jours lointains où le dieu avait bâti Mari, aucun roi résidant à Mari n'avait atteint la mer, n'avait conquis les montagnes de cèdres et de buis, montagnes élevées, et n'avait coupé leurs arbres. Yahdun-Lim, fils de Yaggid-Lim, le roi vaillant, le taureau sauvage parmi les rois, avec force et toute puissance, alla au bord de la mer. Il offrit à l'Océan ses grands sacrifices et ses soldats se baignèrent dans l'Océan. Il pénétra dans les montagnes de cèdres et de buis, montagnes élevées; du buis, du cèdre, du cyprès et du santal, ces arbres, il coupa. Il érigea une stèle. Il établit sa renommée et fit connaître sa vaillance".

L'expédition de Yahdun-Lim a ouvert au royaume de Mari les portes de l'ouest. Elle a permis peut-être de nouer des relations d'amitié - ou du moins de neutralité bienveillante - avec les rares principautés - s'il y en avait - qui échappaient au contrôle des deux grandes puissances de l'époque: Alep et Qatna. Ces deux royaumes voisins, sinon contigus, étaient évidemment ennemis. La politique des souverains de Mari a été de faire alliance avec l'un ou avec l'autre selon les époques afin de se garantir la sécurité des voies commerciales d'accès avec les

territoires occidentaux où l'on trouvait à profusion des produits de première nécessité. Car la Mésopotamie est un pays que la nature n'a pas favorisé; elle est dépourvue de bois de construction, de métal et de pierre. A cet égard la région de Mari est un peu moins démunie puisque les falaises calcaires des rives de l'Euphrate l'approvisionnement en pierres de médiocre qualité mais convenables pour les fondations ou soubassements des bâtiments de prestige. Trop friables, elles sont impropres à la mouture du grain. La vallée cultivable est fertile et bien irriguée, mais elle n'est pas très large et ne permet pas une culture céréalière suffisante pour la population. Le plateau steppique ne peut servir que de pâture au petit bétail, et en hiver seulement. Il faut donc que le royaume de Mari fasse venir d'ailleurs les biens dont il est dépourvu ou mal pourvu. Il s'agit de pierres de meules, de bois de charpente ou d'ébénisterie, de métal, de céréales, de légumes, et -pour les repas d'apparat- de vin, car le royaume de Mari n'est pas propice à la viticulture.

Ces marchandises sont essentiellement importées du nord et de l'ouest, et elles sont le plus souvent acheminées par la voie fluviale, bien qu'il existe aussi un trafic caravanier au départ de Qatna vers Mari notamment via Palmyre. L'Euphrate est aussi la route principale des marchandises à destination de la Babylonie.

Ainsi se sont développés deux grands ports commerciaux sur l'Euphrate: Karkémish au nord à la frontière actuelle turco-syrienne, Emar dans la grande boucle de l'Euphrate, là où le fleuve est le plus proche de la Méditerranée et de Halab, l'actuelle Alep, la grande métropole du pays de Yamhad.

Les deux souverains de Mari dont les règnes sont abondamment documentés par les Archives sont Yasmah-Addu, à qui les conquêtes de son père Shamshi-Adad auraient assuré le trône de Mari de 1795 à 1775, et Zimri-Lim, remonté sur le trône de son père Yahdun-Lim après avoir défait l'usurpateur assyrien vers 1775 et qui s'y maintient 15 ans jusqu'à la victoire de Babylone.

Pour la sécurité du commerce entre Mari et l'Occident, il convient de nouer alliance avec l'un ou l'autre des deux rivaux, Qatna ou Alep. Le pouvoir assyrien installé à Mari choisit Qatna; le roi Zimri-Lim, Alep.

Karkemish, débouché des produits anatoliens, était la capitale d'un état indépendant en relations amicales avec le royaume de Mari sous les deux pouvoirs. Les marchandises qui y étaient embarquées vers le sud passaient nécessairement par le port d'Emar, à 150 km en aval, compte tenu des méandres du fleuve. Emar était en outre le point de rupture de charge pour les produits qui provenaient de la région d'Alep et de Canaan. C'était là qu'on déchargeait les ânes pour charger les bateaux. C'est là que des armateurs louaient leurs vaisseaux. C'est là que des commerçants proposaient leurs marchandises, que se concluaient d'importants marchés. C'est là sans doute que se côtoyaient diverses nationalités, réparties vraisemblablement en associations commerciales groupées en autant de *karu*, pour reprendre le terme akkadien qui les désigne. Emar est la clé du pays d'Ebirtum, la région à l'ouest de la grande boucle de l'Euphrate. La ville devait être cosmopolite, très peuplée et animée, assez différente de l'Emar hittite que les fouilles de J. Margueron ont récemment dégagée et qui est postérieure de cinq siècles à celle que les Archives de Mari nous font connaître.

C'est bien l'Euphrate qui est la grande artère commerciale, la plus sûre et la moins onéreuse, malgré le prélèvement des taxes de douane que le batelier ne peut pas éviter. En aval de la grande boucle du fleuve, sur la rive droite, c'est le désert dont la traversée est périlleuse à cause des pillards qui l'infestent et qui n'hésitent même pas à tenter un coup de main sur l'oasis de Palmyre.

Au-delà d'Emar, qu'il contrôlait, peut-être après avoir évincé de Mari Yahdun-Lim et son successeur, Shamshi-Adad, dont les activités dans le nord avaient fait un ennemi du royaume d'Alep, se tourne vers Qatna. Il souhaite qu'un mariage scelle cette alliance et, conformément aux usages du temps, il annonce par lettre à son fils quelle épouse il a choisie pour lui et pour quelles raisons politiques. Cette décision, le futur époux l'apprend en même temps que ses ministres: "Cette mienne tablette, que Lâ'ûm, Sin-idinnam et Mashiya l'entendent lire en ta présence. La jeune fille de Ishhi-Adad (c'est le roi de Qatna) je veux la prendre pour toi. La maison de Mari a du nom et la maison de Qatna a également du nom".

Le territoire de Qatna est un pays prospère aux abondants pâturages dont les pillards guignent les troupeaux. Il est riche aussi en essences de bois durs, tels

le cèdre, le cyprès ou le myrte que Yahdun-Lim a rapportés lors de son raid vers la Méditerranée et que le père de Yasmah-Addu se fait envoyer pour l'Assyrie via Mari. C'est enfin, dès cette époque, le 18^e siècle, un centre sinon de l'élevage, du moins du commerce des chevaux. On a retrouvé dans les Archives de Mari, l'original ou la copie d'une missive furibonde que le roi de Qatna adressait au frère de Yasmah-Addu en Assyria. Il lui écrivait : "Tu m'avais demandé 2 chevaux que tu désirais ; je te les ai donc fait conduire. Et voilà que toi tu m'envoies 20 mines d'étain (\pm 10 kg)...Le prix de ces chevaux, chez nous, à Qatna, est de 600 sicles d'argent (= 10 mines d'argent = 5 kg)! Tu n'es pas un grand roi! Pourquoi as-tu fait cela?". Le rapport étain/argent étant au minimum de 10 pour 1, le roi de Qatna attendait en retour de son envoi une somme cinq fois supérieure! Les messagers de Qatna n'allaient pas seulement en Assyrie: ils fréquentaient aussi les chemins de Babylone, de Larsa ou de Suse.

Zimri-Lim reconquiert le trône de Mari vers 1775. Il tire profit d'une situation politique confuse. Le roi d'Assyrie Shamshi-Adad vient de mourir et sa mainmise sur les territoires qu'il s'était arrogés n'était pas suffisamment affermie pour que son fils aîné -celui à qui le roi de Qatna avait envoyé des chevaux -pût sans trop de peine recueillir l'héritage. Des attaques extérieures et des soulèvements intérieurs contraignent l'héritier à une difficile défensive, tandis que Yasmah-Addu était isolé à Mari. Zimri-Lim l'en délogea par un raid éclair, sans doute avec l'appui du roi d'Alep.

Quoi qu'il en soit, la position de Zimri-Lim à Mari s'affermir rapidement au point que le roi d'Alep - qui est le plus puissant roi de l'époque- lui accorde en mariage sa fille Shibtu. Ce qui resserre d'autant les rapports entre Mari et Alep et estompe les conflits du temps de l'expédition de Yahdun-Lim vers la Méditerranée. C'est Yarim-Lim qui règne à présent au pays de Yamhad et, tout beau-père qu'il est, il n'est pas toujours commode. C'est lui qui contrôle le port d'Emar sur l'Euphrate et, à un moment où Mari souffre de la disette, Yarim-Lim s'oppose au départ des vaisseaux de grains affrétés par Zimri-Lim. Les archives du palais ont conservé la copie de la lettre que celui-ci adresse alors à son beau-père; c'est un témoignage de plus du rôle joué par Alep dans la reconquête de Mari par Zimri-Lim. A la fin du message, celui-ci écrit à son beau-père: "Maintenant, depuis les jours nombreux où je suis remonté sur mon trône, je ne livre que combats et batailles. Jamais encore je n'ai pu faire rentrer à mon pays

une récolte dans la paix. Si vraiment tu es mon père, prends sur toi de me soutenir et d'affermir le fondement de mon trône. Que mon père soit attentif au teneur de cette mienne tablette! Que les marchands de blé qui se trouvent au pays d'Emar puissent faire partir les bateaux et qu'on apaise la faim du pays".

Il est vrai que les batailles et les conquêtes de Zimri-Lim pouvaient lui donner l'occasion de faire l'un ou l'autre cadeau à son beau-père -cadeaux qui de tout temps entretiennent l'amitié-. Il avait pensé lui envoyer une jolie fille, mais ce présent royal n'est pas du goût de Gashera, épouse de Yarim-Lim et belle-mère de Zimri-Lim. Je ne résiste pas au plaisir de vous donner ce piquant message. C'est Zimri-Lim qui écrit à sa belle-mère: "Précédemment tu m'avais écrit de ne pas donner Dushubatam à Yarim-Lim. Je t'avais répondu: -Si je la donne à un autre, le coeur de Yarim-Lim ne va-t-il pas se courroucer contre moi? Voilà ce que je t'avais écrit. Puis, lorsque je suis arrivé à Mari, tu n'as pas cessé de m'écrire. Maintenant tu as même écrit à ta fille et ta fille Shibtu s'est beaucoup tracassée. Cette femme, je ne la donnerai pas à Yarim-Lim; je la donnerai à Aplahanda. A propos de cette femme, apaise le coeur de Yarim-Lim et quant à toi, sois sans inquiétude. Mais si, à propos de cette femme, le coeur de Yarim-Lim se courrouce et s'il m'écrit quelque chose, moi je serai forcé de lui répondre ainsi: -Pour que je ne donne pas cette femme, Gashera m'a écrit ceci: ne la lui donne pas, mais livre-là à Aplahanda. Voilà ce que je lui répondrai".

De toute manière, les échanges de cadeaux sont fréquents entre les deux cours. Ils consistent en métaux, étoffes, vases précieux, joaillerie, étain -cet étain provenant de l'est dont Mari est un important marché de transit-.

La ville d'Ugarit sur la côte est sous la mouvance d'Alep et c'est par l'intermédiaire du roi d'Alep que celui d'Ugarit fait demander l'autorisation pour son envoyé de visiter le célèbre palais de Mari. Zimri-Lim s'est rendu personnellement à Ugarit, à un moment non déterminé, mais vraisemblablement après la visite du palais de Mari par l'émissaire d'Ugarit. Il était essentiel pour la prospérité du commerce de Mari que de bons rapports unissent la capitale et les deux puissants royaumes de l'ouest, celui d'Alep et celui de Qatna. Zimri-Lim s'est interposé pour rapprocher Alep et Qatna; la réconciliation a été scellée par la visite à Alep du roi de Qatna et la conclusion d'un accord entre les deux états. Ceci donne raison à Hammurabi de Babylone qui déclarait à un agent de

Zimri-Lim: "Si ce n'est ton seigneur, personne ne parviendra à établir des relations d'amitié entre les gens de Yamhad (le royaume d'Alep) et ceux de Qatna".

Dans les principales villes du royaume de Mari, le souverain disposait d'entrepôts dont les marchandises étaient envoyées à la capitale au fur et à mesure des besoins. Il y avait aussi des espèces de succursales du trésor habilitées à recevoir ou à délivrer de l'argent-métal (il n'y avait pas de numéraire à l'époque) ou des objets précieux, voire de étain dont Mari était un centre distributeur. Il existait un comptoir de ce genre à Ugarit dont nous connaissons le -ou un- responsable, le haut fonctionnaire Darish-libur, spécialiste en métaux précieux. Sous son autorité sortaient du comptoir d'Ugarit ou y entraient de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli et des bijoux. C'est à partir de ce dépôt qu'étaient délivrées pour le roi, la reine ou les dignitaires de la cour d'Alep, plaquettes et bagues précieuses. C'est au trésor d'Ugarit qu'est déposé un vase en or, cadeau du roi de Hasôr destiné à Zimri-Lim. Si les vases qualifiés de "crétois" dont il est question dans les Archives de Mari proviennent effectivement de Crète -Kaptôr- c'est à Ugarit qu'ils débarquaient.

Du roi de Byblos/Gubla, Zimri-Lim a reçu un vase en or. Les étoffes de Gubla -ou à la mode de Gubla- sont très appréciées à Mari et il en est question à plusieurs reprises. Des messagers de Byblos sont reçus à Mari où ils sont arrivés en compagnie de collègues de Qatna et d'Alep.

L'étain en provenance de Mari est envoyé à Qatna ou à Alep - où il existe d'ailleurs un dépôt relevant de Mari, mais aussi à Hasôr, à Layish -Dan de la Bible, près des sources du Jourdain- ainsi qu'en d'autres localités, peut-être dans la même région mais non encore localisées de façon certaine.

Bref, biens et personnes circulaient d'abondance et le plus souvent librement de la côte méditerranéenne jusqu'au pays d'Elam à l'est et à celui de Dilmun dans le golfe. Il y avait bien sûr des douaniers rapaces qui contrôlaient pour leurs souverains respectifs le trafic des marchandises et prélevaient de substantielles taxes de passage. Nous savons que ces contributions alimentaient pour une bonne part le trésor de Mari, sauf s'il s'agissait de missions royales qui, munies d'un sauf-conduit, en étaient dispensées. Les caravanes qui empruntaient la voie

du désert, outre qu'elles avaient à se munir de provisions importantes et à connaître les points d'eau, s'exposaient aux attaques des bédouins pillards; il n'était pas rare qu'on en vît revenir l'un ou l'autre membre complètement dépouillé, heureux d'avoir la vie sauve.

Enfin, il y avait aussi des différends entre les marchands eux-mêmes ou bien entre un marchand et l'état où il effectuait ses transactions. Dans de telles circonstances, le royaume dont les ressortissants étaient brimés exerça des représailles contre les citoyens qui relèvent de l'état vexateur. Le cas s'est déjà produit, comme l'atteste une lettre du gouverneur de Sagarâtum au roi Zimri-Lim. Les bateaux qui sont allés charger du grain à Emar y sont retenus. Il semble que les sévices qu'on exerce à Mari ou dans le royaume contre un habitant d'Emar ne soient pas étranges à cette mesure. De même, pour une raison qui n'est pas indiquée, 30 moutons, 50 jarres de vin et même l'épouse du batelier dont la cargaison venait de Karkémish ont été arrêtés à Tuttul, ville située au confluent du Balih et de l'Euphrate et dépendant de Mari. Aplahanda, roi de Karkémish, signale à Yasmah-Addu, vice-roi de Mari, que cette nouvelle a fait grand bruit à Karkémish. On y a retenu "de très nombreux marchands" qui devaient descendre à Tuttul ou à Mari. Que Yasmah-Addu intime donc à Tuttul l'ordre de relâcher les biens et la personne détenus pour que cessent les mesures de rétorsion.

Une autre lettre des Archives de Mari concerne un différend du même genre, cette fois encore entre Mari et Emar, c'est-à-dire qu'il met en scène le roi Zimri-Lim et son beau-père, le roi d'Alep, qui détient Emar.

La missive que Zimri-Lim adresse à Alep relate les faits suivants. D'après un message du roi d'Alep à son gendre -message que nous n'avons pas conservé ou pas encore retrouvé- quelqu'un de Mari, sans doute un émissaire de Zimri-Lim, est allé à Hasôr pour s'approvisionner en or, en argent et en pierres précieuses. Une fois ces biens en sa possession il se serait enfui auprès de Zimri-Lim. Telle est la version du roi d'Alep. Ce à quoi Zimri-Lim rétorque qu'il n'a jamais rien reçu. La version des faits qu'il présente et qu'il tient vraisemblablement de l'intéressé est fort différente. Celui-ci se serait rendu à Hasôr, il y aurait acheté or, argent et pierres précieuses. Sur le chemin de retour, dans la ville d'Emar, il aurait été malmené et dépouillé de tout ce qu'il transportait, y compris

le document scellé attestant qu'il avait bien payé les marchandises achetées. Totalement démuné, il avait du moins réussi à sauver sa vie et à regagner Mari, les mains vides.

Selon la version du roi d'Alep, lorsque l'homme de Mari avait quitté Hasôr, les gens d'Hasôr avaient saisi les ânes et quiconque venait au marché de Hasôr pour y faire commerce. Ces représailles donnent à penser que si l'homme de Mari avait quitté Hasôr, c'était subrepticement et avec des biens précieux qu'il n'avait sans doute pas -ou pas totalement- payés. Et s'il avait bien été assailli à Emar, ce n'est probablement pas par des voleurs, mais par des gens de Hasôr lancés à sa poursuite ou bien par des représentants de la ville cananéenne qui tenaient comptoir à Emar et lui ont fait rendre gorge. On a bien l'impression que ce reçu, prétendument volé et la seule preuve de son payement, n'a jamais existé.

Mis à part ces incidents, il n'en reste pas moins vrai que pendant une dizaine d'années -peut-être plus, peut-être moins- la paix régnait entre les grands royaumes de la frange occidentale de la Mésopotamie -Alep, Qatna, Mari- et l'empire naissant de Babylone.

Il apparaît que ce fut une période d'échanges et de prospérité où le monde d'alors vivait en symbiose et en relative harmonie. Mais la richesse de Mari et sa prétention, fondée sur la géographie, d'être le Nœud de la balance entre l'ouest et l'est -la côte méditerranéenne et Babylone- ne pouvait qu'indisposer l'"homme de Babylone" comme l'appellent les documents de Mari.

Cet "homme de Babylone", le roi Hammurabi, avait un sens politique très sûr. Patient et rusé, il attendait le moment propice, endormant ses victimes futures par d'hypocrites discours. En 1760, l'heure venait : Hammurabi rayait Mari de l'histoire et fondait un empire qui se maintiendra jusqu'en 1600.

• • •

Une des constantes de l'histoire politique de la Mésopotamie c'est d'être toujours sur la défensive contre les deux ennemis perpétuels des sédentaires, les **nomades** et les **montagnards**, fascinés par les richesses et la vie plus facile, moins hasardeuse, moins contraignante des habitants des villes et des villages.

Ces nomades ou ces montagnards quand ils l'emportent sur les sédentaires, sont aussitôt assimilés par la civilisation qu'ils ont conquise. S'il convient de s'étendre sur l'histoire de la ville de Mari, c'est parce que nous sommes bien informés sur la vie de ce royaume au 18^e siècle et que nous le serons de plus en plus au fur et à mesure que s'achèvera la publication des 20.000 tablettes qui y ont été retrouvées et qui s'insèrent dans l'intervalle réduit d'environ 35 années. Pour notre propos Mari présente en outre l'intérêt considérable d'être la plus occidentale des grandes villes de Mésopotamie et de s'être trouvée, plus qu'aucune autre, en rapport constant avec les nomades qui gravitaient autour et à l'intérieur même du royaume dont la ville de Mari était la capitale. Certains de ces nomades portent des noms qui évoquent la Bible: il y a des Habiru et des Benjaminites. Et d'autre part il est difficile de contester que l'appellatif de celui qui deviendra l'unique dieu d'Israël, Yahvé, apparût dès le 18^e siècle dans l'onomastique de Mari.

Si, pour la source que les exégètes nomment précisément "yahviste", le nom de Yahvé est connu depuis les origines, la tradition "élohiste" veut qu'Elohim ou El-Shaddai n'ait révélé son véritable nom à Moïse qu'au moment de la sortie d'Egypte. Et encore ne le fait-il qu'indirectement dans Ex.3, 14 lorsqu'il répond à la question de Moïse dans les termes suivants : "Je suis qui je suis". Il est plus explicite en Ex. 6, 2-3 : "Elohim parla à Moïse et lui dit : "-Je suis Yahvé. Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El-Shaddai et par mon nom de Yahvé, je n'ai pas été connu d'eux".

L'anthroponymie de Mari prouve que les patriarches connaissaient déjà le nom de Yahvé. Les Amorrites nomades dont les textes de Mari nous rapportent sinon l'histoire, du moins les activités, sont sans doute les ancêtres des tribus hébraïques. Celles-ci, quand elles se trouveront aux portes de Canaan, se comporteront comme ceux-là quand ils étaient en contact avec les sédentaires établis aux rives de l'Euphrate et du Habur : d'une part, hostilité et coups de mains réciproques, d'autre part transformation en mercenaires de certaines bandes ou clans sous la conduite de chefs qu'ils se sont choisis.

L'organisation tribale est clairement définie dans plusieurs passages de la Bible. Ainsi lisons-nous, en Jos. 7, 14 : "Demain matin vous vous présenterez par tribus, puis la tribu que Yahvé aura désignée se présentera par clans; ensuite

le clan que Yahvé aura désigné se présentera par familles, enfin la famille que Yahvé aura désignée se présentera homme par homme”.

Chaque tribu a son chef. C'est clairement indiqué en Jos. 22, 14 : “Un chef pour chaque tribu, chacun d'eux étant à la tête d'une famille parmi les milliers (= les clans) d'Israël”. La tribu se dit en hébreu par un terme qui désigne aussi le bâton, c'est-à-dire le sceptre, insigne du commandement. La tribu est donc dirigée par une seule personne. C'est, sur une échelle réduite, un embryon de royauté et, de fait, les juges de l'Ancien Testament apparaissent souvent comme autant de roitelets locaux. C'est l'organisation des sédentaires: la Mésopotamie n'a jamais connu d'autre régime politique, qu'il s'agisse des cités-états sumériennes ou de territoires plus vastes dont l'empire akkadien fondé par Sargon vers 2350 avait donné l'exemple.

Nous connaissons mal l'organisation sociale des nomades à cette haute époque. Ces gens n'ont pas d'archives et ce que nous en savons, ce sont les sédentaires qui nous l'apprennent, non pas délibérément, mais à l'occasion et en quelque sorte par hasard. Les nomades, sur l'organisation interne desquels les Archives de Mari nous renseignent avec le plus d'abondance, et sans doute d'exactitude, sont évidemment ceux qui se sont mis au service du royaume : les *Hanéens*. S'ils se soumettent au pouvoir central, c'est qu'ils reconnaissent l'autorité du roi. C'est dire que celle du chef de tribu s'est dissoute. Restent les chefs de clans, qui sont parfois qualifiés de “pères”. Il est question des “pères des Hanéens” et les soldats hanéens en garnison à Mari sont groupés par clans, que les scribes de Mari nomment des *gayú*, reprenant le terme qu'employaient les nomades eux-mêmes.

Ces clans de Hanéens sont dirigés par des chefs que les Archives de Mari appellent des *sugagú*, terme pour lequel nous ne possédons aucune étymologie ni aucun correspondant valable. Il s'en trouve aussi chez les Benjaminites. Ils représentent leurs concitoyens dont ils sont les porte-parole et ils conservent une certaine indépendance et un franc-parler certain. Ils sont maires des localités -ou des campements- où séjournent les membres du clan qui ne sont pas versés dans l'armée et où les militaires en congé viennent retrouver leur famille. Leur charge leur est conférée, semble-t-il, par les membres les plus influents du clan, les Anciens. Leur désignation doit être approuvée par les autorités de Mari, soit

Yasmah-Addu, le fils du roi d'Assyrie, soit Zimri-Lin lorsqu'il eut récupéré le trône de son père. Un cadeau en argent à destination du roi ou du trésor peut aider à la faire reconnaître, sans qu'on puisse nécessairement en inférer que, dans des conditions normales -c'est-à-dire la vie libre- la charge ait été vénale. Bref, en ce qui concerne les Hanéens qui se sont pliés à la souveraineté des sédentaires, si le *sugagûm* est proposé par ses coreligionnaires, c'est par le souverain qu'il doit être investi officiellement dans ses fonctions.

Le chef du clan tend à devenir le maire d'un village. Le conseil des Anciens, auquel il semble bien devoir sa charge, conserve à ses côtés un pouvoir qui est au moins consultatif. Les chefs de clans ou de villages, les *sugagû*, siégeant avec les Anciens, forment une sorte de collège. Un texte de Mari, fort intéressant à plusieurs égards, nous apprend que les *sugagû* des Benjaminites associés aux Anciens, se sont réunis dans le Haut-Pays, pour discuter avec les roitelets locaux les modalités d'un *modus vivendi*. Où siège cette assemblée? Précisément dans le temple du dieu-lune Sin, à Harrân. Le dieu confèrera à leur pacte un caractère solennel et inviolable. Du temple de Sin à Harrân, nous savons que les nomades connaissaient le chemin, puisque c'est là que Terah et sa famille, sortis d'Ur des Chaldéens, ont fait longuement étape.

Les nomades avaient leurs **chefs de clans** et leurs **anciens**; les sédentaires avaient leurs **maires** et aussi leurs **anciens**. Les chefs de clans d'une part, les maires d'autre part relevaient d'une autorité supérieure : le chef de tribu pour les errants, le roi pour les sédentaires. Les deux organisations sont superposables, et il n'est pas toujours facile de distinguer ce que l'une doit à l'autre ni sur quels points précis l'une a manifestement inspiré l'autre.

L'**assemblée des Anciens** est une réalité chez les uns, comme chez les autres. Pour les sédentaires, elle tenait ses assises dans une salle ou une maison à elle destinée. Les **dieux** du panthéon akkadien tenaient aussi leurs réunions dans un local spécial que le "poème de la création" (*enuma elish*) appelle la **chambre du conseil**. Les séances de l'assemblée se déroulaient à huis clos, les délibérations n'étaient pas, dans leur détail, portées à la connaissance du public.

Comment les assemblées étaient-elles constituées? D'autres que les *sugagû* et les **Anciens** y participaient-ils? Une lettre de Mari fait allusion à la conjonction

apparemment spontanée, de **200 notables** en âge de porter les armes auxquels l'envoyé de Zimri-Lim, le roi de Mari, s'adresse comme s'ils représentaient la **ville entière**. Le fait est, dans l'état actuel de notre documentation, exceptionnel. Il faut cependant remarquer que des termes comme "la ville", "la porte", "le quartier" ou "les hommes libres" sont parfois employés, en akkadien, pour marquer un groupe restreint émanant de chacune de ces collectivités. Le texte susdit est important. Craignant que les habitants n'aillent au secours du roi de Kurda (adversaire de Zimri-Lim, régnant quelque part dans le Haut-Pays), l'émissaire de Zimri-Lim avait alerté -dans l'ordre du texte- leur **prince** (qui est un vassal de Mari), les **Anciens** et la **ville** elle-même. A supposer -ce qui est probable- que ces trois pouvoirs soient énumérés dans un ordre autoritaire dégressif, il y aurait d'abord un prince vassal, ensuite les Anciens et, pour finir, une sorte de "voix publique" représentée par un groupe appelé "la ville".

De même que les représentants de la ville, sans doute convoqués par le souverain ou le gouverneur aux causes où il est débattu de revendications de champs, participent, d'une manière ou d'une autre, à l'élaboration du jugement, de même le "quartier" ou la "porte" interviennent-ils comme instructeurs dans les affaires de leurs circonscriptions qui intéressent la tranquillité publique. A propos de la découverte d'un demi-cadavre de nourrisson au bord du fleuve, le préfet de Mari convoque en premier lieu les "chefs de quartier" (littéralement "les chefs de portes", *akil babâim*, VI 43). Il écrit au roi : "Le jour même dès que j'eus entendu cette nouvelle, je pris des mesures sévères et je convoquai les chefs de quartier, les artisans et les prostituées. Mais ni le maître de cet enfant, ni son père, ni sa mère, ni personne qui connût l'affaire ne se présenta". D'après le Code de Hammurabi, le "quartier" a mission de donner des **avertissements**, de mener des enquêtes de moralité, de rassembler les éléments de preuve sur lesquels s'appuiera le jugement (CH ## 251-142-126). La "porte" de la ville est un lieu de réunion et de discussions où le crieur public fait son office, où certaines décisions sont portées à la connaissance de la population, où siège un tribunal de simple police; c'est le rendez-vous des sages et des notables. L'usage est identique chez les **hébreux** devenus sédentaires. A propos de l'institution de villes de refuge, on lit dans Jos 20, 4: "le meurtrier se réfugiera dans l'une de ces villes et s'arrêtera à l'entrée de la porte de la ville: il dira son affaire aux oreilles des Anciens de cette ville". Les Anciens qui siègent à la porte de la ville ont donc à connaître des affaires en premier ressort.

Si un mari se plaint de son épouse, c'est aux Anciens siégeant à la porte de la ville à enquêter sur la recevabilité de la plainte, en l'occurrence à démêler si elle est arrivée au mariage vierge ou non (Deut XXII, 13-19). De même appartient-il au "quartier" de reconnaître, en cas de méséantente, où sont les torts des époux selon le Code de Hamurabi (## 142-141): "Si une femme a pris son mari en aversion et a dit "tu ne m'étréciras plus", une enquête sera menée à son sujet dans son quartier. Alors, si elle prend garde à soi et n'a pas de faute, si, d'autre part, son mari est sorteur et la discrédite grandement, cette femme n'est pas coupable; elle reprendra sa dot et s'en ira à la maison de son père. Si elle ne prend pas garde à soi et est sorteuse, dilapide sa maison, discrédite son mari, cette femme on la jettera à l'eau".

C'est là, à la porte de la ville, que trônent aussi les notables, comme le faisait Job, au temps de sa splendeur: "Lorsque je sortais à la porte qui domine la cité et que, sur la place, j'installais mon siège, les jeunes gens me voyaient et se cachaient, les vieillards se levaient et restaient debout" (Job 29, 7-9).

Point de passage obligé, source de toutes les informations, la "porte" est aussi le rendez-vous des espions plusieurs lettres de Mari y font allusion et chaque roi de quelle importance envoie ses émissaires aux portes des villes frontières.

Pour ce qui est des décisions politiques, il ne paraît pas que la "ville" ou la "porte", en tant que corps constitué, puissent peser sur elles. En revanche, à l'époque de Mari, des groupes à l'appellation vague de *matum* "pays" ou, un peu plus précise de *awilû* "hommes libres" peuvent manifester une activité politique, telle que contraindre leur prince à se déclarer vassal de Mari. Le roi de Karanâ (Tell Rimah, à ± 50 km à l'ouest de Mossul) écrit à Zimri-Lim dont il souhaite devenir un "vassal" et, par la même occasion, épouser une fille du roi de Mari: "Selon l'ordre de mon pays, j'ai saisi le pan du vêtement de mon seigneur; que mon seigneur ne repousse pas ma main!". Les *awilû* peuvent même s'opposer, comme nous allons le voir, à l'intronisation d'un roi victorieux de leur cité.

Le problème de l'origine de la royauté est un problème complexe. Ce que nous pouvons constater, c'est qu'en période historique largement documentée, lorsqu'une dynastie nouvelle accède au trône, c'est par la violence (guerre heureuse ou révolte réussie) ou par le choix délibéré de la population tout entière

ou d'une fraction de la population entière censée la représenter. Il faut noter que ces deux conditions ne s'excluent point : l'accession violente au pouvoir peut être refusée par les sujets, ou sa confirmation sollicitée par le vainqueur. A ma connaissance, la civilisation mésopotamienne n'offre pas, en l'occurrence, de recours au sort, comme on en trouve l'attestation dans la Bible à propos de Saül (1 Sam 10, 17-27).

Il semble que la royauté élective soit le système en honneur chez les nomades. Une lettre d'un gouverneur de province au roi de Mari signale le passage dans ce chef-lieu d'un groupe escortant deux personnages et le porte-parole de ces gens déclare "leur pays les a pris pour la royauté". Le mot "pays" indiquerait que ces nomades ne sont plus de véritables nomades. Même en milieu sédentaire les Archives de Mari témoignent de l'autorité du pays, c'est-à-dire des hommes libres qui l'habitent. Lorsque la ville d'Eshnunna a été conquise par Hammurabi de Babylone, contrairement à ce que nous pourrions croire, le roi de Babylone n'y exerce pas automatiquement la souveraineté. Zimri-Lim de Mari écrit en effet à Hammurabi en ces termes: "si les hommes libres d'Eshnunna t'ont agréé, exerce toi-même la royauté sur le pays d'Eshnunna. S'ils ne t'ont pas agréé, installe pour la royauté sur eux un *madarum* qui se trouve chez toi". Nous ne savons pas ce qu'est un *madarum*, mais ceci nous montre que les hommes libres d'une ville ont leur mot à dire pour l'accession au trône d'un nouveau souverain.

Quelle que soit la complexité du problème royal, nous voyons que le recours à la violence n'est pas la seule origine d'une dynastie nouvelle. Il arrive d'ailleurs que la population choisisse d'elle-même la tutelle qui lui agréé. C'est ainsi que le roi de la ville de Karanâ avait choisi de devenir vassal de Zimri-Lim sur l'injonction de son "pays". C'est une suzeraineté qui ne plait pas à tout le monde, car une autre lettre de Mari nous rapporte ce que disent les habitants d'une autre ville du Haut-Pays: "Zimri-Lim équipe tout le pays contre nous et il causera notre perte. Rassemblons de l'argent et envoyons-le à Eshnunna". En l'occurrence l'alliance s'achète et le sauveur se paie.

Il semble bien que la Bible tienne Gédéon pour le roi de Sichem -et on ne peut s'empêcher de le comparer aux roitelets du Haut-Pays de Mari-. Parmi ses nombreuses femmes, Gédéon avait une concubine de Sichem même qui lui enfanta Abimelek. Toute l'histoire d'Abimelek, telle qu'elle est rapportée en

Juges 9 montre que les Cananéens formaient la majorité de la population de la ville de Sichem et y représentaient la classe dominante. Les Sichemites avaient leur religion et l'avaient conservée, peut-être en incluant dans leur panthéon ou en assimilant à l'un de leurs dieux celui des Israélites dont ils acceptaient la souveraineté. Abimelek n'a pas été seulement roi de Sichem mais, dit la Bible, "il exerça le pouvoir sur Israël durant trois ans". Comment l'avait-il acquis? Nous ne le savons pas; le texte nous apprend seulement qu'il a été désigné comme roi de Sichem par la volonté du peuple et celle de ses représentants délibérant en commun : "Tous les bourgeois de Sichem et toute la maison de Millô (il s'agit d'une terrasse où était édiflée la maison de l'assemblée)-se rassemblèrent et ils allèrent proclamer comme roi Abimelek". Transposés dans les usages de Mari, ces électeurs sont les *awilû* "hommes libres" et les Anciens.

L'histoire d'Abimelek est un prodrome de l'institution monarchique en Israël. Il fallait un roi reconnu par toutes les tribus, qui pût les mobiliser contre les ennemis. Ce sont les Anciens qui se font les porte-paroles de ce désir général en allant trouver Samuel; ils arrivent tous ensemble et ils disent: "Maintenant donc établis pour nous un roi, pour qu'il nous juge, comme font toutes les nations". Le récit continue en ces termes: "La chose déplut aux yeux de Samuel parce qu'ils avaient dit "donne-nous un roi pour qu'il nous juge". Et Samuel pria Yahvé". Aux yeux de Samuel la communauté israélite est une théocratie: il ne peut y avoir d'autre roi que Yahvé dont Samuel est le représentant. Nous sommes tout près de l'antique mentalité des cités-états de Sumer, avant que le pouvoir effectif ne glisse des mains du prêtre à celles du roi.

Malgré les représentations de Samuel, les Anciens persistent à vouloir un roi. Ce sera Saül, et deux traditions nous rapportent son accession au trône. Selon la première, Saül, chef de guerre et vainqueur des Philistins, est proclamé roi à Gilgal, par le peuple tout entier. Selon l'autre, suite au désir exprimé par le peuple d'avoir un roi pour le diriger, Saül est désigné à cet office par tirage au sort à Mispá.

De tout cela se dégage le double aspect de l'institution royale aux yeux des rédacteurs de la Bible, encore qu'il ne soit pas facile de faire la part entre ce qui reflète vraiment une conception ancienne et les parties du texte postérieurement retouchées en fonction du retour souhaité à une conception plus fondamentalement

théocratique. L'institution de la royauté a été souhaitée par les tribus à la veille de leur installation solide en Canaan, comme un outil indispensable pour assurer cette installation. Cette création devait rendre possible l'unification en un état respecté et même conquérant. Mais plus tard, surtout depuis le 8e siècle, sous l'influence des prophètes, aiguillonnés par les malheurs du temps, on attribuera, non sans raison, la coupure des tribus en deux blocs antagonistes à l'institution de la royauté.

Aussi l'attitude envers l'institution royale en vint à se modifier. On finit par ne plus y voir, comme l'exprimera éloquemment le prophète Osée, que la manifestation la plus éclatante de l'orgueil d'Israël, donc sa rébellion contre Yahvé.

La continuelle agitation qui secoue alors Israël comme Juda illustre cette apodose de présages akkadiens: "le pays est devenu plus fort que le roi". Entendons que la situation traditionnellement idyllique d'un pays gouverné par un souverain juste et sage, dont Dieu récompense la piété en étendant son territoire, cette situation idyllique n'existe plus. Le peuple et la plupart des rois ont rompu le pacte d'alliance avec Yahvé et Yahvé les livrera aux mains des "incirconcis".

Car les rapports entre Dieu et son peuple sont déterminés par une Alliance tout-à-fait comparable à celles qui unissent le suzerain à ses vassaux. Aussi longtemps que sera reconnue la toute puissance de Yahvé, que ne sera pas ébranlée sa position de dieu unique et jaloux, que tous ses sujets, du plus élevé au plus humble, observeront les lois qu'il a édictées et qu'ils ont eux-mêmes acceptées, alors Yahvé prendra soin de ses gens comme fait un bon pasteur qui paît et défend ses troupeaux. Mais que le vassal vienne à broncher, le pacte est rompu: la population n'est pas seulement abandonnée aux caprices de ses voisins, elle est en plus frappée d'une malédiction dans laquelle elle verra -si ses yeux viennent à s'ouvrir- la juste colère de son bienfaiteur.

Cette alliance entre Yahvé et son peuple est manifestée et rappelée, à dates fixes, par des sacrifices sanglants. Remarquons que cette alliance est à plusieurs reprises, dans la Bible, rappelée à Sichem dont le dieu original s'appelle Ba'al-Berit, c'est-à-dire le "seigneur de l'Alliance". Il doit y avoir là plus qu'une coïncidence.

La cérémonie de l'alliance, dans les documents de Mari, nous est esquissée à plusieurs reprises. Lorsque cette alliance est conclue entre le royaume de Mari et un groupe de nomades, elle est scellée par un sacrifice sanglant. Un émissaire du roi Zimri-Lim de Mari avait été chargé d'établir la concorde entre les Hanéens -nomades à demi sédentarisés- et les gens du pays d'Idamaraz, dans le nord-est du royaume de Mari. On avait préparé pour le sacrifice un jeune chien et une chèvre; ces victimes présentées par les Hanéens sont récusées par le représentant de Zimri-Lim. Celui-ci écrit à son seigneur: "Je n'ai accepté ni le jeune chien, ni la chèvre; mais un ânon, petit d'ânesse, j'ai fait tuer. Ainsi j'ai établi l'alliance entre les Hanéens et les gens du pays d'Idamaraz" (II 37). Certes, tout animal peut être sacrifié aux dieux: depuis un petit oiseau jusqu'au boeuf gras, en passant par les ovins qui sont les victimes ordinaires. Mais il ne s'agit pas ici d'un sacrifice de routine. Il s'agit de sceller un pacte, de conclure une alliance, c'est-à-dire de "tuer l'ânon" suivant la vieille coutume des Amorrites nomades, dont ils se souviennent toujours, même s'ils ont accédé au trône.

* * *

Lorsque les Akkadiens, après 2500, ont emprunté l'écriture sumérienne pour transcrire leur langage, ils ont été amenés à lire les signes-mots dans leur langue phonétique et à dégager, de ce fait, pour ces mêmes signes de nouvelles valeurs phonétiques. Ainsi, la "maison" se dit en sumérien E et ce signe-mot à pris en sumérien la valeur syllabique E. La "maison" se dit en akkadien *bitu*; le signe-mot E du sumérien se lit *bitu* en akkadien, d'où dérive une valeur phonétique nouvelle, *bit*.

Bref, un même son peut être écrit par des signes différents et un même signe peut écrire des sons différents.

Ce système complexe n'est pas d'un apprentissage aisé. Mais les scribes disposaient de manuels, d'encyclopédies, qui donnaient pour chaque signe cunéiforme ses valeurs-mots et ses valeurs-sons, en sumérien et en akkadien. Car même après que le sumérien fût tombé en désuétude dans l'usage courant, au début du 2^e millénaire, il a continué d'être enseigné dans les écoles jusqu'aux environs de notre ère. Aucun scribe, digne de ce nom, ne pouvait l'ignorer.

oyant les sédentaires ou s'infiltrant dans les villes, les Hébreux nomades avaient au moins compris et sans doute parler l'akkadien. Peut-être certains d'entre eux avaient-ils appris à l'écrire. L'akkadien était, en effet, au 3^e millénaire, la langue internationale de tout le Proche Orient. Les cunéiformes mésopotamiens étaient enseignés partout dans les écoles de scribes, de l'Asie mineure à l'Égypte, de la côte méditerranéenne aux confins de l'Arabie.

J'ai dit apprentissage sous-entend exercices d'écriture, étude des listes et des manuels, lecture de textes littéraires.

l'akkadien fut abandonné comme langue parlée au début du 2^e millénaire. Mais il resta la langue savante et la langue liturgique jusqu'à l'aube de notre ère. Il n'a jamais cessé d'être étudié dans toutes les écoles de l'Asie occidentale, comme le prouvent les vocabulaires. Certaines de ces listes ne rassemblent que les diverses lectures phonétiques d'un même signe. D'autres, divisées en 3 colonnes, écrivent dans la première le signe cunéiforme, dans la seconde sa lecture en sumérien, celle en akkadien dans la troisième. Ce sont de véritables lexiques bilingues suméro-akkadiens. Il existe aussi d'autres lexiques, par exemple akkadien-hurrite, voire même des trilingues et quadrilingues akkadien-sumérien-hurrite-(ugaritique). Parfois ce sont de vrais manuels à l'usage des scribes, comparables à nos manuels de conversation, donnant des expressions juridiques, administratives ou techniques, dans une colonne en sumérien et, dans l'autre, leur traduction en akkadien.

Dans les cercles cultivés et dans les écoles, les deux langues ont vécu ensemble pendant deux millénaires et demi: la plus ancienne inscription royale que nous connaissions en akkadien remonte aux environs de 2450, c'est-à-dire à un moment où la puissance politique sumérienne est encore à son apogée (elle ne sera ébranlée que 100 ans plus tard avec l'irruption du roi Sargon d'Akkad).

À côté de ces dictionnaires dont nous venons de parler, existaient aussi dans les écoles des listes de toutes sortes énumérant des pierres, des arbres, des professions, des noms géographiques ou divins. Les Mésopotamiens étaient férus de ces registres qui, constituant le répertoire des connaissances, étaient aussi les fondements de la science.

Les oeuvres littéraires akkadiennes ont été étudiées dans toutes les écoles de l'Asie occidentale ancienne, débordant largement les frontières de la Mésopotamie. La capitale des Hittites, Hattusas (Boğaz-kale), nous a laissé nombre de copies d'oeuvres littéraires écrites en akkadien - dont plusieurs fragments de l'épopée de Gilgamesh - en même temps que des fragments de ces vocabulaires grâce auxquels les scribes apprenaient sumérien et akkadien. A Megiddo, en Palestine, on a trouvé un fragment de l'épopée de Gilgamesh, écrit en akkadien. Les oeuvres littéraires akkadiennes sont nombreuses à Ugarit, sur la côte méditerranéenne; la création d'oeuvres indigènes écrites en alphabet ugaritique n'empêchait pas l'étude de la littérature akkadienne. On trouve même, dans le panthéon d'Ugarit, le nom de la déesse sumérienne Nikkal, la parèdre du dieu-lune Sin, qui était adorée avec lui à Ur des Chaldéens comme à Harran.

Soit dit en passant, dans ce petit royaume d'Ugarit, passé au 14^e siècle de la domination de l'Egypte à celle des Hittites, où abordent des bateaux de toute la Méditerranée orientale, où aboutissent des caravanes de tout l'Orient, on a trouvé des textes en 8 langues (akkadien, sumérien, hurrite, ugaritique, égyptien, hittite, louvite et chypriote) pour l'écriture desquels on s'est servi de 5 systèmes différents. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner du rôle capital des scribes d'Ugarit dans l'invention de l'alphabet.

Une tablette scolaire trouvée à Byblos remonte au 3^e millénaire et prouve qu'à cette lointaine époque on étudiait et on copiait déjà les cunéiformes sur la côte méditerranéenne. A la fin du 3^e millénaire d'ailleurs, Byblos semble bien avoir été, comme Ebla ou Mari, intégrée à l'empire d'Ur.

On a trouvé des textes divinatoires hépatoscopiques à Hasor. Des textes lexicographiques et des tablettes cunéiformes ont été trouvées à Tell Apek, au N-E de Jaffa, près de Samarie, attestant l'existence d'une école palatine en Canaan au 13^e siècle. C'est du coeur de l'Egypte que proviennent des fragments d'oeuvres littéraires akkadiennes comme le mythe d'Adapa ou le poème de Nergal et d'Ereshkigal.

Les milliers de tablettes récemment exhumées dans l'antique Ebla, en Syrie, à quelque 60 km au sud d'Alep, se servent de l'écriture sumérienne que les scribes eblaïtes, parfois formés par des maîtres venus du coeur de la Mésopotamie,

efforcent d'adapter à la transcription de leur idiome. Tout récemment une mission européenne a dégagé à Tell Beydar, dans le triangle du Habur, près d'une centaine de tablettes contemporaines de celles d'Ebla et se servent d'une écriture très similaires. Leur déchiffrement pourrait apporter quelque lumière sur la pénétration hurrite dans la région.

Depuis la moitié du 3e millénaire jusqu'au début du 1er millénaire au moins, une longue tradition culturelle suméro-akkadienne imprègne tout l'Occident asiatique. Lorsque les Hébreux se fixent en Canaan, ils retrouvent sur place la culture dans laquelle leurs pérégrinations les avaient accoutumés. Il est certain que leurs scribes auront moins de difficultés à lire et écrire le cunéiforme que, par exemple, leurs collègues d'Anatolie.

Pendant tout le 2e millénaire, et jusqu'au début du 1er, l'akkadien a été la grande langue diplomatique. La correspondance échangée entre les villes de Canaan, le Mitanni, l'empire hittite, et la cour égyptienne était écrite en akkadien, comme l'atteste la découverte des archives de Tell el-Amarna, en Egypte.

Je voudrais à présent vous faire toucher du doigt ce qu'était la science linguistique au moment où, dans un territoire qui couvre la Mésopotamie, l'Asie mineure et la côte méditerranéenne, la langue akkadienne s'est implantée avec son système d'écriture hérité des Sumériens. Écriture complexe et difficile qui transcrivait à la fois deux grandes langues de civilisation: l'akkadien et le sumérien -elle en transcrivait d'autres également comme le hittite, le hurrite ou l'urartéen, mais qui n'atteindront pas à l'universalité des deux premières-.

Étudier l'écriture cunéiforme, c'est étudier simultanément l'akkadien et le sumérien. Sans doute, plus on s'éloigne de l'an 2000, moins le sumérien est pratiqué couramment; il n'empêche que jusqu'à l'époque perse des savants composeront des hymnes en sumérien, à la manière dont les rhétoriciens du moyen-âge occidental voulaient affirmer leur maîtrise du latin. La science consistait alors à sauter, par le biais d'une écriture identique, d'une langue à une autre, dont le vocabulaire et la syntaxe -disons le "génie"- étaient totalement différents.

Le nom, à leurs yeux, c'est la chose elle-même. Si ce nom, noté par l'écriture, est susceptible d'interprétations diverses suivant la langue dans laquelle on lit

le signe d'écriture, ces interprétations diverses s'ajoutent l'une à l'autre; elles ne se contredisent point. Loin de là, elles servent à bâtir des légendes qui ont souvent, vues de l'extérieur -j'entends par un non-spécialiste des cunéiformes- un aspect populaire, bien qu'elles soient en réalité le fruit d'une élaboration savante. Sans doute est-ce à nos yeux, fausse science. Mais c'est la vraie science de l'époque, et c'est une science ésotérique. Quelques exemples vous en feront saisir le mécanisme.

Ainsi, le chapitre 14 de la Genèse, verset 1, mentionne 4 rois et les pays qu'ils dirigent: ces pays sont Shinéar (c'est-à-dire la Babylonie), l'Elam, le pays hitite et le pays appelé Ellasar. Avec la Babylonie, l'Elam et les Hittites, nous avons trois grandes nations de l'époque; manque la 4e, l'Assyrie. En réalité, l'Assyrie ne manque pas. C'est elle qui est désignée sous le vocable Ellasar qui représente la lecture signe par signe d'un des idéogrammes d'Ashur. Matériellement ces trois signes transcrivent A.LA.SAR. Le scribe hébreu qui a fait montre de sa science en dissimulant le nom d'Ashur sous un cryptogramme que, seuls, ses confrères pouvaient comprendre, prouve ainsi qu'il avait appris les cunéiformes, qu'il connaissait les listes d'idéogrammes et de noms de pays.

L'étude des listes de signes et de leur valeur -unique ou multiple- dans les langues sumérienne et akkadienne, n'inspire pas seulement des cryptogrammes. On ne peut pas douter qu'elle soit à la base de récits à fondement étiologique que seule la connaissance des cunéiformes a permis de forger, et que seule elle permet de comprendre.

Presque toutes les religions envisagent les dieux sous des traits humains. Le récit élohiste de la création le signale expressément "Elohim dit: Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance" (Gen 1,26). L'homme sera donc pareil à Dieu. Ceci ressort parfaitement de son nom en akkadien: *awilû* "l'homme" a été décomposé en *aw* + *ilu*. *Aw* a été rapproché du verbe *awû* "être semblable" et *ilu* signifie "dieu".

Chacun sait que, pour avoir mangé du fruit de l'arbre dont il devait se garder, l'homme est condamné à se nourrir du pain qu'il n'obtiendra qu'à la sueur de son front (Gen 3, 19). Or, en Mésopotamie la déesse *Nisaba* est la personnification du grain, lequel est souvent désigné par le nom de la déesse. C'est un

sumérogramme composé de 3 signes, comme l'était le nom d' Ashur dont nous venons de parler. Lus matériellement, ces 3 signes sont **SE** (c'est-à-dire "le grain"), **SUM** (c'est-à-dire *nadanu* = "donner") et **IR** (c'est-à-dire (*i*)*zutu* = "la sueur").

Une singulière remarque de Juges 20, 15-16, signale qu'à l'occasion du recensement des guerriers benjaminites, on dénombre 700 hommes d'armes, citoyens de Guibéa, tous gauchers. Cette bizarrerie est d'autant plus étrange qu'ils appartiennent à la tribu de Benjamin, c'est-à-dire qu'ils sont "fils de la droite". Or GUB ou GUB-BA est le sumérogramme de "gauche". Que la voyelle soit u et non i n'est pas une objection: les scribes hébreux négligeaient les voyelles.

Il ne fait pas de doute que les scribes de l'ouest connaissaient les cunéiformes et les pratiquaient. Prolongeant le principe qu'une chose n'existe que si elle a un nom, ils en ont déduit que la chose est nécessairement dans le nom et que l'écriture du nom révèle sa nature aux initiés.

S'ils connaissaient et pratiquaient l'écriture cunéiforme, les Occidentaux, -dont les Hébreux après leur installation en Syro-Palestine et sans doute déjà avant celle-ci- se sont abreuvés aux sources intarissables de la littérature suméro-akkadienne.

Il n'y a pas lieu de s'attarder sur le fameux récit du déluge que les rédacteurs de l'Ancien Testament ont puisé parfois textuellement dans le XIe chant de l'épopée de Gilgamesh. Originellement d'ailleurs cet épisode -adventice dans Gilgamesh- était à sa place dans l'histoire d'Atrahasis qui relate les vaines tentatives des dieux pour anéantir l'humanité, qu'ils avaient créé, mais qui devenait trop encombrante.

C'est dans ce poème d'Atrahasis que l'épisode du déluge avait sa place naturelle. Il ne fait pas de doute que son succès lui a valu d'être englobé dans des compositions littéraires où sa mention était moins indiquée. Les anciens n'avaient pas le sens de la propriété littéraire; il est très rare que le nom d'un auteur nous ait été transmis. De plus, tout passage devenu célèbre se trouvait automatiquement repris, souvent dans les mêmes termes, parfois amplifié,

parfois résumé, dans une oeuvre postérieure. Ce fut doublement le cas de l'histoire d'Atrahasis.

Le 3e des 5 *megillot* de la Bible, les Lamentations, commémore la catastrophe de 587, la ruine de Jérusalem, l'incendie du temple et la captivité de Babylone. C'est Yahvé qui punit les fautes de son peuple par la déportation, le pillage et la famine. Puisse-t-il se laisser fléchir par l'abominable spectacle de parents contraints à manger leurs propres enfants, de prêtres massacrés dans le temple, des cadavres dans les rues!

C'est un genre littéraire que les Akkadiens n'ont pas cultivé -du moins à notre connaissance actuelle- mais que pratiquaient les Sumériens. Les deux plus célèbres compositions qui nous soient connues sont la lamentation sur la ville d'Ur et la lamentation sur la ville de Nippur. Ce genre de composition littéraire devait être connu dans les milieux juifs cultivés bien avant la catastrophe nationale. Mais celle-ci vint en fournir le thème et la déportation rapprocha ses auteurs des lieux où ces poèmes étaient nés et s'étaient conservés.

Certaines grandes figures sont entourées du même halo de légende en Mésopotamie et en Israël. Samson est bien proche du roi Gilgamesh, du moins dans la conception la plus ancienne que se fait le rédacteur yahviste de la figure du héros, rude batailleur aux moeurs très libres et à la force physique sans égale. Les figures de Gilgamesh et de Samson appartiennent à un cycle mythique lié au soleil, le dieu Shamash, qui est le protecteur du roi d'Uruk et dont le nom se retrouve dans celui de Samson. La légende veut que le roi Sargon d'Akkad, qui balaya Sumer vers 2350, ait été, à sa naissance, abandonné par sa mère, une prêtresse, aux flots de l'Euphrate dans une corbeille d'osier renforcé d'asphalte. La légende servira.

Force est bien de reconnaître que sur terre -et le Mésopotamien n'envisage point d'au-delà consolateur- le pervers est parfois heureux, le juste, parfois écrasé de maux. On en vient à s'interroger sur la condition humaine et les rapports entre les dieux et les hommes. On met en doute la vieille conception religieuse sumérienne suivant laquelle les dieux ne châtient que les coupables. Le bonheur n'est pas nécessairement le fruit de la vertu, ni le malheur la rétribution de l'injustice.

De tout quoi il résulte que la divinité est aussi puissante pour faire le mal que pour faire le bien. Quant à l'homme il ne peut prévoir s'il éprouvera l'un ou l'autre. La condition humaine est essentiellement versatile. Malheur et bonheur se succèdent, perpétuellement. L'homme doit s'y résigner. Quant au pourquoi de cette succession imprévisible et soudaine, personne d'humain n'en peut rien savoir. Les dieux ont leurs motifs et ces motifs sont incompréhensibles aux hommes. Dieu fait ce qu'il veut, quand il le veut, comme il le veut. Et il n'y a de recours qu'en lui.

L'âge héroïque de l'installation des Sumériens en Basse Mésopotamie et de leur expansion est évoqué dans les épopées et les mythes écrits en sumérien. Les exploits du sémite Sargon d'Akkad sont chantés dans un poème écrit en akkadien et intitulé le "roi du combat". Avec Hammurabi, au XVIII^e siècle, c'est l'âge d'or de Babylone, une période de conquêtes et d'expansion, politique et religieuse, reflétée par la production littéraire. Il faut unifier le droit: c'est le rôle du Code de Hammurabi. Il faut affirmer la prépondérance religieuse de Babylone: ce sera l'exaltation du dieu local Marduk, dans le "poème de la création". Il est certain que le succès de l'épopée de Gilgamesh, à cette époque, tient pour une part au rapprochement voulu entre la figure antique du roi d'Uruk et le prestige contemporain du triomphant roi de Babylone. On ne retrouvera plus, dans la littérature akkadienne postérieure, d'élan comparable, sinon à travers les annales des grands rois d'Assyrie dans la 1^{ère} moitié du 1^{er} millénaire.

C'est qu'à partir de 1600, la Babylonie est en veilleuse; c'en est fini d'une Babylonie "qui se fait obéir aux quatre coins du monde", comme l'affirmait Hammurabi. On y vit dans le souvenir de la gloire passée; et, si les succès politiques sont hors de portée, du moins reste-t-il à entretenir le renom et le prestige de la grande métropole de la culture et des lettres. On ne s'en fait pas faute.

Quoi qu'il en soit de l'époque de leur première composition, c'est surtout à la période cassite, vers la fin du 2^e millénaire, que l'on discerne en Mésopotamie un double courant de pensée. D'une part, une "philosophie" désabusée, très proche du "vanité des vanités" de l'Ecclésiaste; d'autre part une nette tendance à la **monolâtrie**. Il faut entendre par là que le fidèle, sans nier l'existence des autres dieux du panthéon, se tourne vers un seul qui cristallise en lui les qualités,

les pouvoirs et le prestige de l'ensemble des autres. Ainsi est-il écrit dans une incantation à Marduk: "Sin est ton essence divine, Anu ta souveraineté, Dagan ta toute puissance, Adad ta force suprême, le sage Ea, ton intelligence..." etc. Cette monolâtrie est la voie qui conduit au monothéisme. Des vestiges de cette évolution sont encore perceptibles çà et là dans la Bible: c'est ainsi que l'Israélite, s'il se trouve hors de Palestine, adore les dieux locaux (I Sam 26, 19) et qu'on peut soutenir que Moïse n'a jamais rien proclamé d'autre que la monolâtrie. C'est seulement au départ du 1er commandement ("tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi") et en prenant conscience que les dieux étrangers qui n'étaient rien pour Israël étaient même impuissants en faveur de leurs propres fidèles qu'Israël en est arrivé à nier leur existence.

Encore faut-il nuancer ce jugement. On trouve dans le Sinaï, à Kuntilet Ajrud, attesté le syncrétisme Yahvé, Asherah et Baal. A Deir 'Alla, au 8e siècle, on ne trouve aucune trace du tétragramme; le dieu El y est prééminent et une déesse "*Shagar we Ishtar*" y joue un rôle.

Cette tendance à la monolâtrie se renforce en Mésopotamie au Ier millénaire, mais le passage au monothéisme ne sera pas réalisé, si près qu'on s'en approche parfois. Ainsi, en 788, un temple est consacré, dans la ville d'Ashur, au dieu Nabû, le fils de Marduk; il est inscrit à l'entrée: "mets ta confiance en Nabû, ne te fie en aucun autre dieu". On a pu émettre l'hypothèse que le roi de Babylone, Nabonide (550), lui-même fils d'une prêtresse du dieu-Lune Sin, projetait de fonder un empire universel, guidé par un dieu universel qui serait Sin -et à lui consacré-.

Au moment où les notables juifs sont déportés à Babylone, toutes les villes de l'ancien pays de Sumer, et Babylone elle-même, sont devenues des principautés religieuses. Le pouvoir civil les a abandonnées pour s'établir de préférence à l'est du Tigre. Lorsque les rois d'Assyrie descendaient vers le sud, leurs expéditions avaient le caractère de pèlerinages. C'étaient les prêtres qui les accueillissaient et les souverains étaient reçus en dévôts plus qu'en conquérants. C'est dans cette atmosphère de piété, de recueillement et d'étude qu'arrivèrent les exilés. En attendant la restauration du temple de Jérusalem, ils renoncèrent au culte sacrificiel et remplacèrent les réunions au temple par des assemblées religieuses, d'où allait sortir la synagogue.

De telles assemblées religieuses existaient en Babylonie, et ce collège de prêtres où se fortifiait la piété s'appelait en babylonien *kinishtu*. Ce nom est passé en hébreu : c'est la *k'neset*. Les déportés restaient groupés sous l'autorité d'Anciens qui rendent visite au prophète Ezechiel dans sa maison. De cette cohésion des déportés et de l'organisation de la synagogue, va naître le judaïsme. La spiritualité juive s'est abreuvée à Babylonie : c'est là que la communauté parvient à exclure tout syncrétisme, à se garder de toute contamination. Ce syncrétisme et cette contamination contre lesquels avaient tant fulminé les prophètes avant l'exil.

Si nous suivons, à titre de comparaison, ce qui se passait dans la colonie juive d'Elephantine, en Egypte, établie par un pharaon vers 600 -soit avant l'exil- nous y voyons la communauté offrir des sacrifices sanglants à Yahvô dans le temple qu'elle lui avait édifié. Mais ces sacrifices s'adressaient également à l'épouse du dieu Yahvô et à leur fils. C'est bien là, comme l'écrit Nikiprowetzky, un témoin "fossilisé" de la religion d'Israël, si on le compare à ce qui se passe, quelques décades plus tard, à Babylonie.